

Une fiche choix de parcours nullement exhaustif pour visiter l'amitié et les philosophes

PLATON LYSIS

206a, « Ainsi donc, mon cher, quiconque est savant dans les choses d'amour s'abstient de louer l'aimé avant d'en avoir fait la conquête, songeant avec crainte à la tournure que l'avenir réserve à son entreprise. (...) Or, que vaudrait, selon toi, un chasseur qui donnerait l'éveil au gibier qu'il chasse et le rendrait plus difficile à prendre ? »

207 c, « Or, entre amis tout est commun, dit-on ; en sorte que voilà au moins un point sur lequel il n'y aura entre vous deux nul dissentiment, si toutefois ce que vous avez dit tous deux de votre amitié est véridique. »

209 a – 210 c, « Voilà donc, cher Lysis, ce qu'il en est : pour tout ce en quoi nous sommes arrivés à être des gens qui s'y entendent, il n'y a personne qui ne s'en remette à nous, les Grecs comme les Barbares, les hommes comme les femmes ; en cela nous ferons tout ce que nous pourrions vouloir, et personne n'apportera d'entrave volontaire à notre action. (...) Pour ce dont, en revanche, nous n'avons point acquis l'intelligence, personne en cela ne s'en remettra à nous de faire ce que nous jugeons bon, mais tout le monde apportera des entraves à notre action, dans chaque chose où on pourra le faire ; et non pas seulement les étrangers, mais nos père et mère, mais de plus proches encore, s'il est possible qu'il y en ait ; en cela, nous serons nous-mêmes dans la sujétion d'autrui. »

211 e, « Mais pour ce qui est d'avoir des amis, sur ce chapitre, je suis tout plein d'ardeur amoureuse, et la possession d'un bon ami me serait beaucoup plus précieuse que celle de la plus magnifique caille ou du plus beau coq du monde. »

212 a-b, « Eh bien ! Réponds-moi : quand une personne a de l'amitié pour une autre, laquelle des deux devient amie de l'autre ? Celle qui aime, de celle qui est aimée ? Ou celle qui est aimée, de celle qui aime ? »

212 d « (...) autrefois en effet, nous admettions que, si l'un des deux avait de l'amitié pour l'autre, tous deux étaient amis, tandis que maintenant nous admettons qu'ils ne sont amis ni l'un ni l'autre, du moment que l'amitié n'existe pas à la fois chez l'un et chez l'autre. (...) En conséquence, pour celui qui a de l'amitié, il n'est rien qui lui soit ami, si on ne lui rend pas l'amitié qu'il donne. »

213 a-b, « (...) ce n'est pas celui qui a de l'amitié qui est l'ami, mais celui qui est l'objet de cette amitié... (...) Et que l'ennemi, c'est celui qui est l'objet de haine, mais non celui qui a cette haine. (...) De la sorte, nombre de gens ont l'amitié de leurs ennemis et la haine de leurs amis ; pour leurs ennemis ils sont des amis, et, pour leurs amis, des ennemis, si l'on admet que soit ami ce qui est l'objet de l'amitié, au lieu d'être ce qui a cette amitié. »

214 c-d, « (...) ce sont les bons qui sont entre eux semblables et amis, tandis que les méchants (...) ne sont, même jamais, semblables eux-mêmes à eux-mêmes, mais au contraire inconstants et déréglés. (...) Ce que par conséquent signifie, à mon avis, l'énigmatique langage de ceux qui soutiennent que le semblable est ami du semblable, c'est que, seul, l'homme bon est ami du seul homme bon, mais que le méchant n'en vient jamais à une véritable amitié, ni avec l'homme bon, ni avec le méchant. »

. 215 e – 216 a, « (...) chaque chose désire, mais non point son semblable : ainsi, le sec désire l'humide, le froid désire le chaud, l'amer le doux, le pointu l'émoussé, le vide demande à se remplir et le plein à se vider, et tout le reste comme cela, selon la même loi ; c'est que le contraire est un aliment

pour le contraire, c'est que, de son semblable, le semblable ne retirerait aucun profit. (...) rien n'est plus ami que son contraire. »

218 a-b, « *Voilà dès lors les raisons pour lesquelles nous dirions aussi de ceux qui ont déjà le savoir (...) qu'ils ne sont point amis du savoir, ne philosophent point. Inversement ils ne sont pas non plus amis du savoir, ils ne philosophent point, ceux dont l'ignorance est assez grande pour en faire des méchants (...). Restent donc ceux qui, atteints sans doute de ce mal qu'est l'ignorance, ne sont pas encore, par sa faute, complètement dénués de discernement, non plus que de la capacité de s'instruire, mais qui, en plus, estiment ne pas savoir ce qu'ils ne savent pas. Voilà donc aussi pourquoi s'emploient à philosopher ceux qui ne sont encore ni tout à fait bons, ni tout à fait mauvais ; mais ceux qui sont tout à fait mauvais ne s'emploient point à philosopher, non plus que ceux qui sont tout à fait bons ! »*

221 e – 222 a, « *Vous autres, donc, si une amitié mutuelle vous unit, c'est que, de quelque façon, vous êtes entre vous naturellement apparentés. (...) Et par conséquent (...) si l'on a, celui-ci pour celui-là, désir ou bien amour, jamais n'aurait existé ce désir, non plus que cet amour ou cette amitié, à moins d'être, de quelque façon, apparenté précisément à celui qu'on aime, ou selon l'âme, ou selon quelque disposition morale de cette âme, oui le comportement, ou la beauté des formes. »*

ARISTOTE

Éthique à NICOMAUQUE

Éthique à EUDEME 1239a 36 « *En effet il est nécessaire d'aimer activement, alors qu'être aimé est un accident : de fait on peut être aimé sans savoir, mais on ne peut aimer sans le savoir. C'est plutôt aimer qu'être aimé qui s'accorde avec l'amitié, et être aimé va plutôt avec l'objet d'affection. En voici la preuve : si deux choses n'étaient pas possible ensemble, l'ami choisirais plutôt de connaître l'être aimé plutôt que d'en être connu, comme font les femmes dans le cas d'adoption (ainsi que l'ANDROMAQUE d'ANTIPHON). Il semble bien que lorsqu'on veut être connu on le veut pour soi ; on veut subir quelque chose de bon et non pas le faire, alors qu'on veut connaître pour faire quelque chose de bon et pour aimer. Voilà pourquoi nous louons ceux qui persistent à aimer les défauts : ils connaissent et ne sont pas connus. »*

Éthique à EUDEME 1237b 15 « *On reconnaît en effet que l'amitié est chose stable et seule cette amitié première est stable, car c'est un jugement achevé qui est stable et il ne faut pas trop de rapidité et de facilité pour qu'un jugement soit correct. Par ailleurs, sans confiance, l'amitié ne peut être stable et il ne peut y avoir de confiance sans l'épreuve du temps. Il faut en effet mettre l'amitié à l'épreuve, comme le dit précisément THEOGNIS :*

'On ne pourrait connaître l'esprit d'un homme ou d'une femme sans l'avoir mis à l'épreuve comme on fait pour les bêtes qu'on met sous le joug.' »

Éthique à EUDEME 1237b 34, 1238a 3

« *L'amitié première (**e philia e prôte**) n'existe pas entre des personnes nombreuses (**en pollois**) parce qu'il est difficile de mettre de nombreux hommes à l'épreuve (**kalepon pollôn peiran labein**) : il faudrait vivre avec chacun (**ekâstô gar an êdei suzêtai**). Il ne fait pas choisir un ami comme on choisit un vêtement. Comme en tout c'est le signe d'un homme sensé (**tou noun ékhontos**) que de choisir le meilleur d'entre deux biens : s'il s'est servi depuis longtemps d'un mauvais vêtement et qu'il ne se soit pas encore servi de **meilleur**, il doit choisir ce dernier, mis il ne doit pas choisir à la place d'un ami de longue date (**ansi tou pâlai philon**), quelqu'un dont il ignore s'il est **meilleur**. Car il n'y a pas d'ami*

sans épreuve (*âneu peiras*) et d'ami d'un seul jour (*mias êmêras*), mais il faut du temps (*alla khrônou dei*). C'est pourquoi 'le boisseau du sel' est passé en proverbe. »

Trois propositions pour élire l'ami :

1/ l'ami doit être absolument bon en soi et pour moi.

2/ La reconnaissance de l'ami est une épreuve duelle (une expérience, une durée et une singularité).

3/ Nous ne pouvons pas aimer en acte pour un nombre trop grand.

L'élection de l'ami s'accomplit un par un. Toutes mes amitiés ne sont pas compatibles : entre contradiction et pluralité.

CICERON *Laelius de AMICITIA* se référait-il à la communauté des philosophes par-delà le temps ?

« Dès lors les absents même sont présents (...) et, ce qui est plus difficile à dire, les morts vivent... »

« Car celui qui a devant les yeux un ami véritable a devant soi comme sa propre image idéale. Dès lors les absents deviennent présents, les pauvres riches, les faibles forts et, ce qui est plus difficile à dire, les morts sont vivants ; tant ils inspirent d'estime, de souvenirs, de regrets à leurs amis. Ainsi les uns semblent avoir trouvé le bonheur dans la mort et les autres dans une vie digne d'éloges. »

MONTAIGNE *Essais De l'amitié*

« Ô mes amis, il n'y a nul amy »

FLORIAN *Le lièvre, ses amis et les deux chevreuils*

Un lièvre de bon caractère
Voulait avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup ! Me direz-vous, c'est une grande affaire ;
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens ; mais mon lièvre avait cette marotte,
Et ne savait pas qu'Aristote
Disait aux jeunes grecs à son école admis :
Mes amis, il n'est point d'amis.
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire ;
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil
Vite il courait à lui : mon cousin, disait-il,
J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière,
De déjeuner chez moi faites-moi la faveur.
S'il voyait un cheval paître dans la campagne,
Il allait l'aborder : peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire ; au pied de la montagne
Je connais un lac transparent
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyr :
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire.
Ainsi, pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il voulait de chacun faire un ami fidèle,

Ma femme accouche en ce moment,
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile ;
Je te plains bien sincèrement :
Adieu, mon cher ami. Cela dit, il s'échappe ;
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. à quelques pas plus loin,
Il rencontre un taureau que cent fois au besoin
Il avait obligé ; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie
Qui de ses cornes aura peur.
Hélas ! Dit le taureau, ce serait de grand cœur :
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle ;
Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur.
Disant ces mots, il part. Notre lièvre hors d'haleine
Implore vainement un daim, un cerf dix-cors,
Ses amis les plus sûrs ; ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors.
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Allait se rendre aux chiens, quand, du milieu du
bois,
Deux chevreuils reposant sous le même feuillage
Des chasseurs entendent la voix.
L'un d'eux se lève et part ; la meute sanguinaire

<p><i>Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait. Certain jour que tranquille en son gîte il dormait, Le bruit du cor l'éveille, il décampe au plus vite. Quatre chiens s'élancent après, Un maudit piqueur les excite ; Et voilà notre lièvre arpentant les guérets. Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse, Saute, franchit un long espace Pour dévoyer les chiens, et, prompt comme l'éclair, Gagne pays, et puis s'arrête. Assis, les deux pattes en l'air, L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête, Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis. Il aperçoit dans des taillis Un lapin que toujours il traita comme un frère ; Il y court : par pitié, sauve-moi, lui dit-il, Donne retraite à ma misère, Ouvre-moi ton terrier ; tu vois l'affreux péril... Ah ! Que j'en suis fâché ! Répond d'un air tranquille Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement,</i></p>	<p><i>Quitte le lièvre et court après. En vain le piqueur en colère Crie, et jure, et se fâche ; à travers les forêts Le chevreuil emmène la chasse, Va faire un long circuit, et revient au buisson Où l'attendait son compagnon, Qui dans l'instant part à sa place. Celui-ci fait de même, et, pendant tout le jour, Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour Fatiguent la meute obstinée. Enfin les chasseurs tout honteux Prennent le bon parti de retourner chez eux ; Déjà la retraite est sonnée, Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant S'approche, et leur raconte, en les félicitant, Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême, L'avaient abandonné. Je n'en suis pas surpris, Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis ? Un seul suffit quand il nous aime.</i></p>
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

NIETZSCHE Humain, trop humain

I §331 « *La vie de l'ennemi. Qui vit de combattre un ennemi a tout intérêt à ce qu'il reste en vie.* »

I §376 « *DES AMIS. — Considère seulement une fois avec toi-même combien sont divers les sentiments, combien partagées les opinions, même entre les connaissances les plus proches ; combien même des opinions semblables ont dans la tête de tes amis une orientation ou une force tout autre que dans la tienne ; de combien de centaines de façons l'occasion vient de se méseprendre, de se fuir réciproquement en ennemis. Après tout cela, tu te diras : Que peu sûr est le sol sur lequel reposent toutes nos liaisons et amitiés, que sont proches les froides averses ou les mauvais temps, que tout homme est isolé ! Si un homme s'en rend bien compte, et en outre, de ce que toutes les opinions, et leur espèce et leur force, sont chez ses contemporains aussi nécessaires et irresponsables que leurs actions, s'il acquiert l'œil pour voir cette nécessité intime des opinions sortir de l'indissoluble entrelacs de caractère, d'occupation, de talent, de milieu, — il perdra peut-être l'amertume et l'âpreté de sentiment avec laquelle ce sage^[9] s'écriait : « Amis, il n'y a point d'amis ! » Il se fera plutôt cet aveu : Oui, il y a des amis, mais c'est l'erreur, l'illusion sur toi qui les a conduits vers toi ; et il leur faut avoir appris à se taire, pour te rester amis ; car presque toujours de telles relations humaines reposent sur ce qu'une ou deux choses ne seront jamais dites, voire qu'on n'y touchera jamais, mais ces cailloux se mettent-ils à rouler, l'amitié les suit par derrière et se rompt. Y a-t-il des hommes qui pourraient n'être pas blessés mortellement, s'ils apprenaient ce que leurs amis les plus fidèles savent d'eux au fond ? — En apprenant à nous connaître nous-mêmes, à considérer notre être même comme une sphère mobile d'opinions et de tendances, et ainsi à le mépriser un peu, mettons-nous à notre tour en balance avec les autres. Il est vrai, nous avons de bonnes raisons d'estimer peu chacun de ceux que nous connaissons, fût-ce les plus grands ; mais d'aussi bonnes raisons de retourner ce sentiment contre nous-mêmes. — Ainsi supportons les uns des autres ce que nous supportons bien de nous ; et peut-être à chacun viendra même un jour l'heure plus joyeuse où il s'écriera :*

'Amis, il n'y a point d'amis !' s'écriait le sage mourant ;
'Ennemis, il n'y a point d'ennemi !' — m'écrié-je, moi, le fou vivant. »
« Peut-être alors l'heure de joie viendra-t-elle un jour aussi où chacun dira :
'Amis, il n'y a point d'amis' s'écriait le sage mourant ;
'Ennemis, il n'y a point d'ennemi !' s'écrie le fou vivant que je suis. »
I §499 « C'est conjouir et non point compatir, qui fait l'ami. »

II 251 « Dans la séparation. Ce n'est pas dans la manière dont une âme se rapproche de l'autre, mais à la façon de s'en éloigner que je reconnais son affinité et parenté avec l'autre. »

II 252 « Silentium. On ne doit pas parler de ses amis ; sinon les paroles vous font perdre le sentiment de l'amitié. »

Épilogue **ENTRE AMIS**

POSTLUDE

I

*Il est beau de se taire ensemble,
Plus beau de rire ensemble, —
Sous la tenture d'un ciel de soie,
Adossés contre la mousse du hêtre,
De rire affectueusement avec des amis d'un rire clair
Et de se montrer des dents blanches.*

*Si je fais bien, nous nous tairons ;
Si je fais mal, — nous nous rirons,
Et de plus en plus mal ferons,
Plus mal ferons, plus mal rirons,
Tant que nous descendions à la fosse.*

*Amis ! Oui ! Cela doit-il être ?
Amen ! et au revoir !*

2

*Point d'excuse ! Point de refus !
Accordez, gens joyeux, au cœur libre,
À ce livre de déraison
Oreille et cœur et gîte !
Croyez-moi, mes amis, ce n'est pas une malédiction
Que fut pour moi ma déraison !*

*Ce que je trouve, ce que je cherche
Fut-il jamais dans un livre ?
Honorez en moi la gent des fous !
Apprenez de ce livre fou
Comment Raison revient — « à la raison » !*

*Mes amis, cela doit-il être ?
Amen ! et au revoir !*

Par-delà bien et mal

§216 « Aimer ses ennemis ? Je crois que cet enseignement a été bien appris : de nos jours on l'applique de mille manières... »

2 § 43 « Seront-ils de nouveaux amis de la « vérité », ces philosophes de l'avenir ? Sans doute, car tous les philosophes ont, jusqu'à présent, aimé leur vérité. Mais certainement ce ne seront pas des dogmatiques. Ce serait contraire à leur fierté et irait aussi contre leur goût si leur vérité devait être une vérité pour tout le monde, ce qui fut jusqu'à présent le secret désir et la pensée de derrière la tête de toutes les aspirations dogmatiques. « Mon jugement, c'est mon jugement à moi : un autre ne me semble pas y avoir droit — ainsi s'exprimera peut-être un de ces philosophes de l'avenir. Il faut se garder du mauvais goût d'avoir des idées communes avec beaucoup de gens. « Bien » n'est plus bien dès que le voisin l'a en bouche. Et comment, se pourrait-il qu'il y eût un « bien public » ! Le mot se contredit lui-même. Ce qui peut être public est toujours de peu de valeur. En fin de compte, il faut qu'il en soit comme il en a toujours été : les grandes choses sont réservées aux grands, les profondes aux profonds, les douceurs et les frissons aux âmes subtiles, bref, tout ce qui est rare aux êtres rares. »

DERRIDA Politiques de l'amitié

« Tout autre chose qu'une scène primitive, sans doute, bien qu'à revenir si régulièrement sous les traits du **frère**, enjeu sensible de cette analyse, a figure de l'ami semble spontanément appartenir à une configuration **familiale, fraternaliste** et donc **androcentrée** du politique. »

« Pourquoi l'ami serait-il donc comme un frère ? (...) Demandons-nous ce que serait alors la politique d'un tel 'au-delà du principe de fraternité'. »

« Le concept du politique s'annonce rarement sans quelque adhérence de l'État à la famille, sans ce que nous appellerons une schématique de la filiation : la souche, le genre ou l'espèce, le sexe, le sang, la naissance, la nature, la nation -autochtone ou non, tellurique ou non. Question abyssale, une fois encore de la **phûsis**. Question de l'être, question de ce qui paraît à naître, à s'ouvrir, à faire pousser ou croître, à produire et se produisant. La vie, n'est-ce pas ? c'est ainsi qu'on croit la reconnaître. »

Pouvons-nous penser un faire société qui rompt ce nœud gordien État-Famille, politique et génération familiale, liberté-égalité-fraternité et démocratie-confraternité ? L'écueil est la sœur, les cousins qui ne seront jamais un exemple docile pour le concept de fraternité.

DERRIDA nous rappelle le diktat de l'Un : « **Au principe, toujours, l'Un se fait violence et se garde de l'autre.** »

« Ô mes amis, il n'y a nul amy » n'est-ce pas la loi du politique ? Mais alors cette apostrophe est tout à la fois une plainte, un grief, un crime.

Pouvons-nous faire appel d'une telle sentence ? Pouvons-nous prendre appel ?

L'abîme politique de la fraternité, l'abîme de la fraternité universelle des droits de l'homme.

La disjonction de deux lois de l'amitié porte à jamais le désir politique.

1/ « Pas de démocratie sans respect de la singularité ou de l'altérité irréductible »

2/ « mais pas de démocratie sans 'communauté des amis'.

Ces deux lois sont irréductibles l'une à l'autre. »

La question du genre de l'amitié selon les philosophes : pourquoi déclinent-ils l'amitié au masculin ?